

PROPOS LIMINAIRES

L'idée de marier des mots peu usités dans le langage courant me semble venue par hasard, pour un homme d'abord curieux de nature, au sens propre comme au sens figuré. Mais en réalité cet exercice saugrenu apparaît comme logique, inscrit dans la continuité d'une attirance déjà bien antérieure pour les jolis mots, les « belles phrases », les exceptions. Il existe un piège à vouloir faire usage de ces fossiles du dictionnaire, pourtant bien en place à côté des mots les plus courants. Pédanterie, infatuité ou domination à peine voilée pourraient vite qualifier la personne cherchant à manipuler son auditoire. Aussi les pages suivantes, compilation d'environ soixante-dix textes, parfois simples billets d'humeur souvent moqueurs vis-à-vis d'un certain Olivier P, voire véritables libelles à l'encontre de certains comportements collectifs subis, s'inscrivent-ils majoritairement dans un contexte volontairement humoristique.

Les sujets sont fort variés, de même que la fréquence. Après une période de forte productivité, le rythme s'est tassé, fatigué de rechercher des mots et encore des mots, subissant également l'exigence croissante d'un auditoire réduit au commencement puis amusé et impatient, suggérant même des thèmes. En effet, l'une des caractéristiques de cet exercice est de trouver un fil conducteur puis de plaquer des mots peu courants sans pour cela trop égarer le lecteur. Parfois une petite morale vient conclure le texte. Les thèmes sont soit inspirés par une rencontre, un événement, soit littéralement commandés par un lecteur fidèle (« Sans tambours ni trompettes »), soit encore par une visite de site historique ou archéologique, toujours riches en vocabulaire spécialisé.

L'histoire, passion à peine cachée du rédacteur, sert souvent de fil conducteur aux billets. L'auteur a tenu à faire revivre des moments forts ou plus exactement à imaginer des gens simples plongés dans une spirale incontrôlable les dépassant complètement (« Nach Verdoun, nach Verdoun ! »). Cette manière de faire vise à rendre hommage par exemple aux combattants de la Première guerre mondiale, dont les survivants se compteront bientôt sur les doigts d'une main, qui ont vécu un enfer inimaginable et dont on ne vante pas suffisamment le courage qu'ils ont démontré au quotidien, animés par une foi indestructible et conscients d'accomplir un devoir sacré. Ce décalage par rapport à aujourd'hui m'a semblé important à mettre en exergue.

Le rédacteur doit enfin faire un aveu au lecteur. Le second croit que le premier a retenu ad vitam eternam tous les termes employés dans les billets. Or, cela est faux. Au moment de réaliser cet opuscule, j'ai voulu établir un glossaire des mots employés. Après avoir relevé dans sept billets les mots rares, j'ai abandonné car j'avais déjà noirci plus de six pages. Je n'ai pas la mémoire du Général de Gaulle, aux dires de Peyrefitte qui lui prêtait la capacité d'apprendre par cœur un texte en allemand d'une vingtaine de feuillets, et il faut pratiquer pour retenir. Autrement dit, le travail doit continuer après la rédaction pour ne pas voir s'évanouir les efforts accomplis. En outre, si les dictionnaires courants (Petits Larousse et Robert) ont constitué les sources principales de rédaction, de nombreux ouvrages plus spécialisés (dictionnaire des mots rares et précieux, guide du bon usage) voire des documents plus techniques (dictionnaire de botanique), ont également été utilisés. L'auteur n'a pas eu le courage de tout relever. Il eut fallu le faire au moment d'écrire les billets, mais il n'était alors pas question de réaliser un opuscule.

Enfin, que l'on ne s'y trompe pas, je ne constitue en rien une référence dans le domaine de la grammaire ou de l'orthographe. J'avoue faire chaque année entre 5 et 10 fautes à la dictée de Bernard Pivot et conserver un point faible sur l'accord des participes passés. Le seul mérite de l'opuscule réside dans une certaine persévérance dans l'effort et le désir de faire émerger des mots rares pour faire prendre conscience de l'extraordinaire richesse de la langue française. Mon ami Olivier P., maire de Merville-Franceville, éternel hédoniste, a été un source presque inextinguible d'inspiration et le mérite lui revient tout autant, même s'il n'a jamais tenu sa promesse de répondre à certains de mes libelles ! Car tout est parti de là ! Un simple défi d'homme à homme, un gant relevé par orgueil. Quoi qu'il en soit, si j'avais une dernière formule à émettre avant de laisser le lecteur se débattre dans les toiles des mots, je dirais simplement ceci, titre de l'un des billets : « Invenies in sylvis quam in scriptis ! ».

Caen, le 14 avril 2003